



Je le pris pour un gâtesel, et je le saisi jusqu'à terre. — PAVI II.

ment seul, soit dans ma chambre, soit au pied de quelque arbre, soit au bord de quelque ruisseau. On devine qu'elle était tout entière consacrée au souvenir du jardin. Je le revoyais avec ses gazons, ses arbres, ses fleurs et toute cette joyeuse enfance qui le peuplait. Enfin mon père, me voyant toujours préoccupé, résolut de me conduire à Londres pour me distraire. Notre ferme n'était distante de la capitale que de dix-huit lieues. On mit le cheval à la carriole, et en un jour et demi le voyage fut accompli.

Là recommencèrent mes tribulations. Mon père

n'avait pas manqué, pour me faire honneur, de m'affubler du costume qu'il m'avait fait faire, et qui, depuis longtemps, n'était plus de mode à Londres, même pour les personnes âgées. Tous les enfants que je rencontrais portaient un habit analogue à leur âge, moi seul semblais une caricature grotesque d'une autre époque. Je sentis bien que j'étais profondément ridicule, et cela redoubla encore ma gaucherie; je ne savais que faire de mes jambes si minces et de mes bras si longs; ma figure passait, dix fois en un quart d'heure, de la pâleur la plus blême au cramoisi le plus foncé. Quant à mon père,